éditions Gallmeister

Le Diable en personne

Peter Farris

DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

RTL

17 décembre 2017

C'est à lire : "Le Diable en personne" de Peter Farris

REPLAY - Avec "Le diable en personne", Peter Farris signe un polar qui vous dévoile un étonnant duo dans le Sud des États-Unis : Maya et Léonard, unis contre un horrible personnage.

Dans le coffre de la voiture qui roule vers les marais, il y a Maya. À peine 18 ans, noire, ravissante, prostituée depuis des années. Son mac s'appelle Mexico et son meilleur client c'est «Monsieur le Maire de la plus grande ville du Sud des États-Unis». Il aime tellement Maya qu'il l'a faite marquer au fer rouge, comme les esclaves des plantations, il y a deux siècles.

Pour son malheur, Maya est intelligente et pas sourde. Elle a entendu et compris que Mr le maire est pourri jusqu'au trognon et vendu aux cartels de la drogue. Alors elle doit disparaître, au fond des marais de Géorgie. Mais, elle sera sauvée par Leonard. Leonard Moye, un vieux type salement misanthrope, ancien bouilleur de cru, qui depuis la mort de sa femme vit avec un mannequin censé la représenter. Un peu cinglé, sans doute, mais sûr d'une chose, foi de Leonard : «Personne ne se pointe sur mon terrain sans ma permission. Surtout pour faire du mal à une femme. C'est ma loi. Et je la fais respecter».
Top 5 des antivirus
Les 5 fournisseurs d'antivirus les plus dignes de confiance en 2018.

Les convoyeurs de Maya vont donc recevoir une leçon définitive. Et bien d'autres après eux. Pour tous ceux-là, le vieil homme devient «le diable en personne». C'est le titre de ce polar magnifique signé Peter Farris, dont l'intérêt premier est le couple Maya/Leonard. Couple improbable, qui, au fil des épreuves, se prend à jouer au père et à sa fille. Et comme chacun sait, un père qui se respecte, pour le bien de son enfant, est toujours prêt au sacrifice suprême.

Le diable en personne, de Peter Farris, est sorti au cœur de l'été dernier chez Gallmeister, mais il n'est jamais trop tard pour bien lire.

Le Point
14 septembre 2017

Le bon, la pute et le truand

« Le diable en personne », de Peter Farris. Quand la gagneuse d'un gang de mafieux se retrouve, à 18 ans à peine, ligotée dans le coffre d'une voiture, l'expression « aimant à emmerdes » paraît soudain plus idoine que grossière. Maya parvient à s'échapper, mais pour vivre quoi ? La re-re-re-visite d'une traque dans le grand Sud dépeuplé des Etats-Unis ? Non. Le récit prend un chemin de traverse. Parce que Maya est sauvée par Leonard, un psychopathe qui vit avec Marjean, *« un mannequin de couture en costume du dimanche »*, robe en vichy, perruque mal ajustée. Le bon Leonard se reconnaît dans Maya, la pute déboussolée, marquée au fer rouge par le truand sanguinaire Mexico, qui entend récupérer sa poupée pour enterrer avec elle un secret bien gardé. Des terres arides, la solitude en partage, une étrange amitié, le deuxième roman noir de Farris (le premier, « Dernier appel pour les vivants », était déjà chargé de promesses) donne vie à un monde singulier. Du côté de Steinbeck dans sa façon d'associer la misère et la beauté du monde, du côté de Lehane quand il s'agit de raconter les âmes ■ **JULIE MALAURE**

Traduit de l'américain par Anatole Pons (Gallmeister, 272 p., 20,50 €).

25 septembre 2017

« Je me suis éclatée, j'avais besoin d'un livre comme ça. Trépidant, un peu sale, qui se lit hyper rapidement parce qu'on a envie de connaître la suite. Et puis on s'attache à ces personnages complètement dingues. »

Marie Bronzini - France Bleu - Des livres et délires

«Je m'intéresse à la littérature populaire. Ce livre est accessible à tous et il est très bien écrit, très bien construit. Il y a des scènes à mourir de rire, d'autres d'une violence incroyable . Un équilibre parfait. J'ai trouvé excellent le personnage de Léonard.»

Christophe Laurent

«J'ai adoré. Il y a le schéma classique du roman noir : le bon et le méchant, un maire corropu associé à la pire des ordures mafieuses, des sociopathes, et le duo improbable entre ce vieux mysanthrope et cette jeune prostituée perdue. Quand on est habitué à ce genre de lecture mais qu'on prend un plaisir fou, cela signifie, qu'il y a du talent, de la maîtrise. C'est violent, c'est sale, c'est malsain. C'est drôlement bien écrit, et c'est très drôle.»

Bénédicte Giusti-Savelli

Des livres et délire

Le lundi à 11h

Des livres et délire : "Le diable en personne" de Peter Farris chez Gallmeister

49min

Par **Marie Bronzini** le lundi 25 septembre 2017

Podcasts : iTunes RSS

En pleine forêt de Géorgie du Sud, au milieu de nulle part, Maya échappe in extremis à une sauvage tentative d'assassinat. Dix-huit ans à peine, victime d'un vaste trafic de prostituées régi par le redoutable Mexico, elle avait eu le malheur de devenir la favorite du maire et de découvrir ainsi les sombres projets des hauts responsables de la ville. Son destin semblait scellé mais c'était sans compter sur Leonard Moye, un type solitaire et quelque peu excentrique, qui ne tolère personne sur ses terres et prend la jeune femme sous sa protection. Une troublante amitié naît alors entre ces deux êtres rongés par la colère.

Ce deuxième roman de Peter Farris offre un portrait cinglant d'une Amérique incontrôlable.

Marianne
2 octobre 2017

CULTURE

Festival "Un aller-retour dans le noir"

Peter Farris, du sludge metal au Noir

Par Yan Lespoux

Publié le 30/09/2017 à 14:50

Relégué dans la sombre classification de l'édition américaine, entre country, southern noir ou pire southern gothic, l'écrivain de Georgie du Sud est recueilli en France par Galmeister qui le range à sa juste place : Du Noir, tout simplement.

À la fin de ses études, Peter Farris joue dans un groupe de musique. Pas de quoi nourrir son homme. Aussi trouve-t-il un travail de guichetier dans une banque. C'est là qu'il subit un braquage violent – « un pandémonium », dit-il. La police, le FBI… tout ce que les environs compte de flics débarque.

Pour beaucoup, cela aurait été l'occasion d'entamer une longue psychothérapie. Pour Peter Farris, ce braquage, c'est surtout le point de départ d'un roman. Auteur de paroles pour les chansons de son groupe, de quelques nouvelles et de deux premiers romans – dont un qu'il jure de ne jamais montrer à personne et un autre inabouti – il se lance donc dans ce qui deviendra son premier livre publié, *Dernier Appel pour les vivants*, dans lequel un jeune guichetier de banque mal dans sa peau est pris en otage par un néonazi et sa compagne accro à la méhamphétamine. Ce roman pose un auteur iconoclaste aux influences diverses, du cinéma noir et western en passant par la musique metal et hardcore et, bien entendu, les auteurs qu'il admire comme Harry Crews ou Larry Brown. Le genre d'influence propre à enfanter des scènes particulièrement saisissantes comme cette fusillade dans une église de Georgie où officient des prêtres manipulant des serpents et qui tourne au chaos le plus total : « J'ai pensé à Sam Peckinpah et j'ai écrit cette scène en écoutant un groupe de *sludge metal* qui s'appelle Eyehategod ».

Pour son dernier roman en date, *Le Diable en personne*, Peter Farris ne s'est pas vraiment assagi et continue à jouer avec les motifs du genre noir qu'il soit littéraire ou cinématographique pour mener une intrigue tendue qui voit se rencontrer « deux âmes perdues », une prostituée qui en sait trop, que son souteneur veut assassiner et un vieux bootlegger asocial. Modeste, l'auteur explique qu'il n'a « pas réinventer la roue », juste utilisé les codes du genre comme « du papier peint derrière cette *love story* » très particulière.

Alors que ce genre appelé tour à tour *country noir*, *southern noir*, ou *southern gothic* est devenu une sorte de marque qui encombre les rayons des librairies avec de livres de qualité très inégale, Peter Farris ne cache pas sa joie d'être publié en France chez Gallmeister : « c'est un peu comme les labels de musique indépendants que j'aime, quelque chose que l'on reconnaît au premier coup d'œil avec une identité très marquée ».

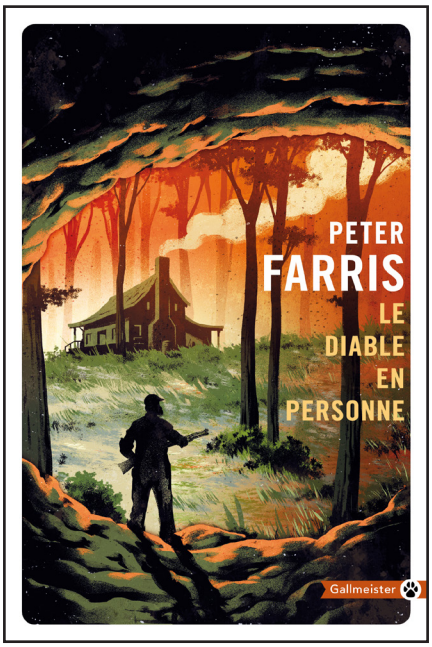
Sans nul doute, Peter Farris, avec son écriture percutante, la fougue de cette jeune génération d'auteurs nourris au sein de la pop culture et de la crise économique, a bien trouvé sa place dans le paysage actuel du roman noir.

*__Le Diable en personne__, de Peter Farris. Galmeister. 20,50 euros.

26 juillet 2019

Depuis le temps que Leonard Moye vit isolé, il ne sait plus se comporter avec les autres. Aussi, lorsque Maya débarque dans sa cabane, il l'accueille carabine en main ! Il découvre peu à peu que cette jeune femme a été la prostituée préférée du maire de la ville, jusqu'à ce que celui-là estime qu'elle en savait trop sur ses affaires. Leonard et Maya vont nouer une drôle d'amitié : il la protège, elle lui redonne goût à la vie. Ici, l'environnement fait partie de l'intrigue, et Peter Farris nous propose un aller simple pour la Géorgie du Sud.

Pascale Frey



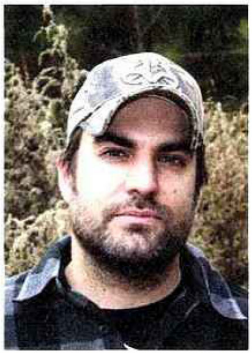
Rolling Stone
25 août 2017

Fantasia chez les ploucs

Une jeune prostituée en cavale, des tueurs sadiques, un vieux trafiquant de whiskey et quelques flics ripoux : tout le charme de la campagne !

UNE CAMBROUSSE IMPROBABLE, AU sud d'Atlanta. Des champs de cacahuètes et de millet, des forêts de pins où crapahutent des tatous, et des mobile homes dézingués, habités par des lascars tout aussi improbables. Une très jeune prostituée – Maya, la favorite du maire – vient d'échapper aux tueurs qui veulent l'exécuter. La fille connaît toutes les magouilles des dirigeants de la ville, les réseaux de trafic de drogue ou de prostitution, et la horde sauvage qui la traque a bien l'intention de finir le boulot. Au terme d'une courte cavale, Maya se réfugie chez un vieux trafiquant de gnole solitaire et bourru, un brin cinglé, qui vit avec une poupée géante, vêtue des robes de sa femme disparue. Face aux sociopathes enfouraillés qui pistent la belle, nos deux "gueules cassées" vont devoir la jouer serré... Dès la première page – une malheureuse ligotée dans le coffre nauséabond d'une voiture, une chaussette dans la bouche – Peter Farris donne le ton à un lancinant polar, taraudé par une aveuglante violence et émaillé d'hallucinantes visions, pour pousser Jim Thompson, Larry Brown et les autres dans le brasier d'un "Southern noir" radical, réglé sur un infernal tempo. Du Hank Williams Jr., version hardcore. P. B.

LE DIABLE EN PERSONNE
PETER FARRIS
Gallmeister
★★★½



rtbf

26 septembre 2017

« Une narration très américaine qui s'inscrit bien dans le courant actuel du rural noir et qui s'inscrit bien dans l'histoire de la narration américaine car c'est du western : seul contre tous. Un roman pas très épais, mais il y a tout, c'est concentré, c'est du pur roman noir, moderne, contemporain, efficace, de supers personnages, une bonne intrigue. »

Michel Dufranne - RTBF

Europe 1 le Jdd
5 octobre 2017

Les vertus du diable de Peter Farris

18h35, le 5 octobre 2017

LA VIE EN NOIR - "I am a movie baby." Un père scénariste, une mère productrice, le gamin aurait pu mal tourner, genre fils de star, alcoolique, défoncé, mal dans sa peau et qui se lamente sur son pauvre sort de fils de. Mais non. Enfant unique, biberonné aux livres, Peter Farris a trouvé sa voie. Tranquille.

Le dernier livre de Peter Farris. (DR)

Partager sur :

"J'ai grandi avec le son de la machine à écrire de mon père qui tapait dessus toute la journée, au sous-sol." Ceci explique cela. De cette musique, Farris jeune homme en fera son premier métier. Chanteur dans un groupe de metal, il s'interdit (?) de suivre les traces du paternel, en contournant l'écriture romanesque, par des chansons écrites à la va-vite. Il fait des petits boulots. Travaille dans une banque qui sera attaquée. Il en tire son premier roman, paru aussi chez Gallmeister. Il se met et nous met en appétit. *Le Diable en Personne* est un régal du genre "noir".

Le thème du duo et de la camaraderie

Ce pourrait bien être une histoire d'amour. D'un genre filiale, dans un univers scabreux. Entre un vieux monsieur à priori un peu dérangé et une gamine que la machine à produire de la corruption a transformée en prostitué destinée au gratin de la société. Elle s'appelle Maya et lui, c'est Leonard Moya. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, la faute à deux pauvres crétins pas fichus de faire leur travail correctement et de débarrasser la planète terre de cette petite pute devenue dérangeante. Au début du roman, elle n'a même pas de nom, elle est juste "la fille". Ce n'est qu'à la page quinze que l'on apprend qu'elle se prénomme Maya, qu'elle vient d'avoir 18 ans qu'elle est en train de fêter son anniversaire dans le coffre d'une bagnole qui file dans la campagne de Géorgie. Un autre nom est lâché, exotique et aussi séduisant que le venin d'un mamba, Mexico, "le type accro au regard des femmes qui avaient perdu tout espoir." Sauf Maya.

"J'aime bien le thème du duo, explique d'une voix assez douce Peter Farris, et qui contraste avec son style de rocker Heavy Metal, tatoué comme il se doit sur les avant-bras. Et ailleurs peut-être. Mais je ne voulais pas faire de Leonard un pervers. Juste un type qui a trouvé une façon bien à lui de surmonter la mort de sa femme." On se souvient du film avec le tombeur de ces dames Ryan Gosling qui se trimbale partout avec sa petite amie en plastique. Rien de scabreux, juste là encore une ode à la différence. C'est un peu pareil pour le personnage du romancier américain. Ce que ne capte pas tout de suite la jeune Maya, empêtrée depuis l'âge de ses douze ans, dans les vices et turpitudes de Messieurs bien nés. "Elle avait vu l'anormal dans toute ses manifestations... Certain étaient bien soignés et sentaient l'eau de Cologne, d'autres avaient l'odeur putride d'un tapis de mousse... Mais le malaise qu'elle ressentait avec Leonard était une mise en garde. A qui - ou à quoi - avait-elle affaire?"

Des macs, des pourris et le bon dieu

Au bon Dieu ma cocotte, en personne! "Je dédie ce livre à tous les grands-pères, dit très sérieusement l'auteur. C'est une histoire dont j'ai entendu parler à peu près dans les mêmes grandes lignes. Un vieux monsieur en Géorgie qui avait sauvé une gamine de la mort." La rédemption attend ces deux-là au bout d'une cavale sanglante. *Le Diable en Personne* joue sur deux autres duos. Celui de Mexico, qui trouve sa vocation dans la prostitution, tout en prenant bien soin de garder des dossiers sur tous ses clients. "Il était le John Edgar Hoover des macs." Avec M le Maire à qui il fournit des demoiselles d'un genre particulier et qui reviennent rarement de leur périple érotique maudit. Peter Farris a intégré tous les codes du genre "noir". Encore un poil frileux, il ne sort pas des rails qu'il a mis un peu de temps à emprunter.

"Mon père a été un célèbre scénariste et écrivain de livres d'horreurs, il a connu et beaucoup fréquenté Elvis lorsqu'il a grandi et vécu au Mississippi et puis quand on passé quelques années à Hollywood, il a beaucoup travaillé pour les studios." Peter Farris est devenu père à son tour. "Cela a changé mon regard sur la vie, j'ai grandi." Ficeler des histoires plus noires que noires rassure le papa qu'il est devenu. "Le polar me sert de toile de fond et puis mon pays fait le reste. Il faut bien avouer que l'Amérique est, grâce au type qui habite la Maison-Blanche, une nation amusante et rafraîchissante. Dans son genre..."

***Le Diable en Personne* de Peter Farris, Traduction de Anatole Pons, Editions Gallmeister, 272 pages, 20,50 euros.**

9 novembre 2017

"Le diable en personne", polar glaçant et politique de Peter Farris

Par **Laurence Houot** Journaliste, responsable de la rubrique Livres de Culturebox
Mis à jour le 09/11/2017 à 18H29, publié le 09/11/2017 à 18H13

Peter Farris, romancier, auteur de "Le diable en personne" (Gallmeister) © William Hamilton

Le dernier roman de Peter Farris "Le diable en personne" (Gallmeister) raconte les mésaventures (le mot est faible) de Maya, une jeune fille embringuée dans vaste trafic de prostituées, qui échappe miraculeusement à un assassinat. Un polar haletant, qui pointe aussi les dérives d'une société américaine dominée par les rapports de force et la violence.

L'histoire : le livre s'ouvre dans l'obscurité d'un coffre de voiture verrouillé. Dedans, Maya, ligotée, étourdie, se réveille. Elle a beau s'égosiller, taper des pieds, rien n'y fait, la voiture continue à rouler, sourde à ses injonctions, jusqu'à ce qu'elle s'arrête, et que les deux hommes qui la conduisent s'occupent d'elle…

Comment Maya s'est-elle retrouvée au fond de ce coffre ? Tout a commencé quand la jeune fille, à peine 18 ans, est embarquée dans un réseau de prostitution, avant de devenir la "favorite" du maire de la ville. Une position qui la met en présence d'informations peu reluisantes et compromettantes pour le maire et ses sbires…

"Les gens normaux"

Le roman de Peter Farris est une machine à frissons, où tous les ingrédients du thriller sont magistralement déployés : perversions sexuelles, corruption dans les plus hautes sphères de la société, hypocrisie, un vrai méchant en costume cravate et ses hommes de main, bien moches comme il faut … Et au milieu de tout cela, une jeune fille qui tente de sauver sa peau, et un vieux paysan un peu cinglé et violent (mais au cœur pur), qui, justicier, va tenter de la sauver.

"Maya réalisa que c'étaient toujours les "normaux" qui représentaient le plus grand danger, des nantis qui régnaient sur l'univers avec cette idée perverse que tout leur était dû", lit-on au début de ce sombre roman, qui sonne désespérément juste dans une actualité marquée par les différents scandales sexuels qui ont secoué Hollywood et à sa suite les milieux économiques et politiques.

"Le diable en personne", de Peter Farris, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anatole Pons (Gallmeister - 262 pages - 20,50 €)

Voici
7 décembre 2017

Le Diable en personne

★★★★

***Peter Farris* (Gallmeister)**

Maya, 18 ans, enlevée par les sbires du proxénète Mexico, parvient à s'échapper en pleine forêt de Georgie du Sud. Traquée, elle trouve de l'aide auprès d'un marginal limite psychopathe... Un très bon polar, noir et singulier. ***272 pages***

Textes : Henry Dumatray et Fabienne Hauchart (musique), Ariane Valadié (livres)

L'ALSACE
3 septembre 2017

LES LIVRES DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Maya la belle

Au milieu de nulle part dans la Géorgie (USA) profonde, Leonard Moye vit en ermite. Entouré d'animaux sauvages, de bassins infestés d'alligators, d'épouvantails, de ses chats et d'un mannequin de mode... Une nuit, Maya échoue sur sa propriété. Prostituée sous la coupe d'une mafia dirigée par l'impitoyable Mexico, la jeune femme en sait trop sur le réseau et ses magouilles impliquant de hautes personnalités. Maya est en danger de mort mais Leonard devient aussitôt son ange gardien. Face à un système corrompu qui le dépasse mais ne l'effraie pas, le vieil homme ancien trafiquant d'alcool va faire parler la poudre, chatouiller les fantômes tandis que Maya découvre ses secrets.
Autour de l'amitié improbable qui se noue entre les deux anti-héros, Peter Farris raconte l'affrontement de deux mondes, où le péquenot original et solitaire tel David, défie Goliath, le puissant géant perverti jusqu'à l'os. Un thriller violent et intense, où les démons se régalent des faiblesses humaines. Jusqu'à l'épilogue où perce une lueur d'espoir. Ouf !

A. A.

ouest france
3 septembre 2017

Livres

Georgia *on my mind*

Peter Farris
Le diable en personne
Gallmeister
Néo Noire,
270 pages, 20,50 €.

Roman noir. L'Amérique profonde n'a pas fini de nourrir l'imagination des auteurs de polars. Ici, Peter Farris, déjà auteur de *Dernier appel pour les vivants,* revient avec une intrigue toute simple : sur ses terres géorgiennes, un homme solitaire sauve une prostituée que son mac avait décidé de faire exécuter. Elle était la préférée du maire et en savait trop sur leurs petites affaires. La jeune femme est vivante mais le piège va se refermer sur ces deux êtres un peu perdus. Entre eux va naître une belle amitié. C'est elle qui fait tout le sel de ce roman, plein d'humanité mais nourri de la violence liée aux petits trafics et aux grandes magouilles. (Jean-Noël Levavasseur)

Le Maine libre GRAND MANS
Le Courrier de l'ouest
15 septembre 2017

Peter Farris.

« Le diable en personne »

Peter Farris. Néo Noire Gallmeister. 20,50 €.

Polar. Pour échapper aux tueurs engagés par son souteneur, Maya, tout juste majeure, se réfugie dans une forêt de Georgie du Sud. Elle déboule par hasard chez Leonard Moye, un vieux type solitaire un peu surprenant mais doté d'une solide force de frappe. Poussés par les politiques qui doivent réduire au silence la prostituée de luxe, les truands ne lâchent pas l'affaire mais le couple improbable Leonard-Maya fait preuve d'une incroyable efficacité guerrière. C'est à une sombre mais captivante histoire de rédemption que nous convie Peter Farris avec cette traque à mort tragique sur fond de corruption massive.

Jean-Paul GUÉRY

Vivre PARIS

27 septembre 2017

04 LE DIABLE EN PERSONNE

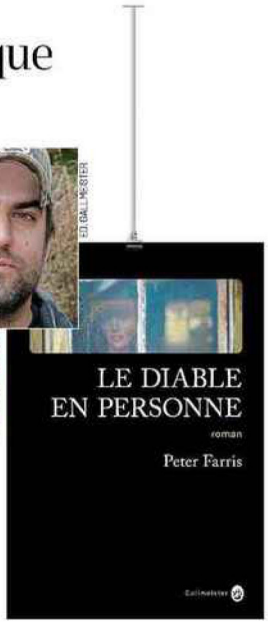
De Peter Farris (éditions Gallmeister)
Formidable roman noir que vous allez dévorer, avec des bons et des méchants comme savent l'écrire à la perfection les auteurs américains… et le traduire Anatole Pons.

Le Parisien
23 octobre 2017

Diabolique

ATTENTION, il faut parfois avoir le cœur bien accroché. Maya a 18 ans. Cette jolie prostituée marquée au fer rouge par Mexico, son mac, échappe à une exécution en bonne et due forme dans une forêt de Géorgie : devenue la favorite du « maire », elle en sait trop et doit donc être éliminée. Problème pour les tueurs, elle trouve refuge auprès de Leonard, un vieux solitaire, plus porté sur la gâchette que sur les longs discours, qui vit avec un mannequin de supermarché. Entre l'ancien trafiquant d'alcool et les sbires de Mexico, cela va saigner. Les protagonistes du « Diable en personne » ont de quoi donner des sueurs froides : le maire, porté sur la chair fraîche, est plus truand qu'élu, son garde du corps est un psychopathe. Quant au brave Leonard, ce bon samaritain moins bête qu'il n'en a l'air, lui non plus n'hésite pas à tuer. Et souvent salement. Pourtant, la relation que Leonard noue avec sa jeune protégée se révèle passionnante, profonde, touchante. Et très vite on se retrouve envoûté par ce « Diable », sauvage mais jouissif.

OLIVIER BUREAU



« Le Diable en personne », de Peter Farris, Ed. Gallmeister, 266 pages, 20,50 €.

MONACO HEBDO
Toute l'actualité de la Principauté
03 août 2017

LE DIABLE EN PERSONNE
DE PETER FARRIS

PROSTITUÉE. Toujours tournées vers les Etats-Unis, les éditions Gallmeister proposent une rentrée littéraire 2017 dans laquelle on sent la présence de François Guérif, l'ancien grand patron du catalogue noir des éditions Rivages. Deuxième parution dans la collection Néo Noire pour Peter Farris, avec ce roman sombre qui se déroule en Géorgie du Sud. C'est là que Maya, une prostituée qui travaille pour Mexico, parvient à échapper à une tentative de meurtre. Elle tombe sur Leonard Moye, un solitaire, peu causant. Devenue la favorite du maire de la ville, Maya a découvert ses plans. Du coup, elle doit mourir. Mais Leonard décide de l'aider. Peter Farris livre le passionnant portrait d'une Amérique désincarnée, corrompue et violente, dans laquelle tout est à vendre.

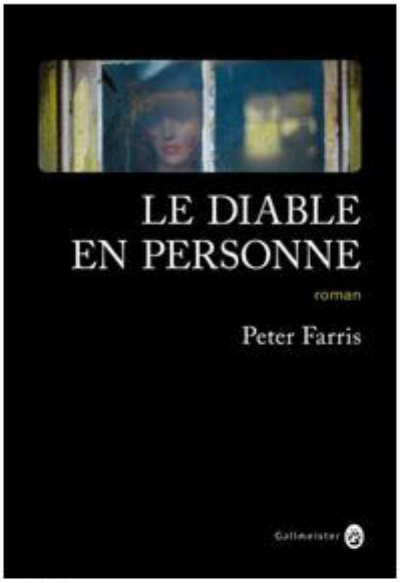
***Le diable en personne* de Peter Farris (Gallmeister, collection Néo Noire), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anatole Pons, 272 pages, 20,50 euros. Sortie le 17 août.**

Le Télégramme
Directeur de la publication : Edouard Couturier. Tél. 02.98.62.11.33 Siège social : 7 voie d'Accès au Port, BP 67243, 29672 Morlaix Cedex; N° LECTEURS : 08.20.04.08.29
20 juin 2017

Thriller. Le diable en personne ****

Publié le 20 juin 2017 à 11h15

ANNE LESSARD



Thriller. Le diable en personne ****

La fille dans le coffre s'appelle Maya. 18 ans, jolie nana, mais pas au mieux de sa forme. Entre deux sanglots et deux crises de panique, elle parvient à détacher le bout de scotch qui entrave ses bras , dégage la chaussette qui l'étouffe à moitié et tâtonne jusqu'à trouver un tournevis sous la roue de secours. Arme désuète et destin scellé ?
Quand le coffre s'ouvre, Javon et Willis restent brièvement les maîtres de la situation jusqu'au moment où Maya détale, traverse un champ d'épouvantails, et tombe sur Leonard Moye. Un type solitaire qui vit avec un mannequin de résine.

Une Amérique corrompue

Sur ses terres, le vieux loup ne partage pas le pouvoir mais prend Maya sous sa protection, tous deux soudés par une sourde colère. Une troublante amitié naît alors, à la vie à la mort. Maya n'a eu qu'un tort : devenir la favorite du maire de la grand ville du coin, un être veule et infantile, pitoyable marionnette victime de ses pulsions.
Derrière les portraits de la jeune prostituée et de Léonard, l'ermite des bois, se profile une Amérique corrompue et violente livrée aux trafics de toute sorte : drogue, armes, argent et êtres humains.
Un tableau sans concession aussi abouti que pouvait l'être le premier roman de Peter Farris : "Dernier appel pour les vivants". Une plume puissante est née.

SANG FROID
JUSTICE INVESTIGATION POLAR
Automne 2017

Le Diable en personne

Peter Farris

À à peine 18 ans, Maya « *avait vu l'anormal dans toutes ses manifestations. Comportements vicieux et dépravés, passions perverses, hommes à quatre pattes hurlant comme des chiens…* » Maya est une prostituée. Son grand malheur, devenir la favorite du maire. Son plus grand malheur encore, entendre des conversations qu'elle n'aurait pas dû. Condamnée à mourir, elle s'en sort grâce à la lubricité des tueurs, fuit et se retrouve chez Leonard Moye, les assaillants à ses trousses. « *Foi de Leonard, on ne fait pas de mal à une femme sur mes terres. Tu comprends ? Ma loi ici. Ma justice.* » Les terres de Leonard ? Perdues en pleine forêt de Géorgie. Sa loi ? Son fusil. Et il libère Maya, tuant et enterrant ses poursuivants. Ne croyez pas à un conte de fées, Leonard n'a rien d'un chevalier blanc. Il vit avec ses démons, matérialisés en partie par le mannequin d'exposition qu'il promène partout en lui parlant comme si c'était sa femme morte il y a un paquet d'années. Un ermite depuis ce jour funeste. Maya, quant à elle, a sa tête toujours mise à prix et son avenir se résume à une série de possibilités toutes plus mauvaises les unes que les autres.

Noir et sec, à l'image de Leonard, *Le Diable en personne* est un récit âpre aux relents violents. Les lieux sont bien rendus grâce à la plume de Peter Farris qui réussit à plonger le lecteur sur les terres si particulières de Leonard, personnage extrêmement bien construit, qui donne tout le sel au roman.

Christophe Dupuis

Le Diable en personne, Peter Farris, traduit par Anatole Pons, éd. Gallmeister, 20,50 € - Parution : 17 août

La Tête en Noir

Septembre 2017

***Le Diable en personne*, de Peter Farris. Gallmeister « Neo Noire ».** Pour échapper aux tueurs engagés par son souteneur, Maya, tout juste majeure, se réfugie dans une forêt de Georgie du Sud. Elle déboule par hasard chez Leonard Moye, un vieux type solitaire un peu surprenant mais doté d'une solide force de frappe. Poussés par les politiques qui doivent réduire au silence la prostituée de luxe, les truands ne lâchent pas l'affaire, mais le couple improbable Leonard-Maya fait preuve d'une incroyable efficacité guerrière. C'est à une sombre mais captivante histoire de rédemption que nous convie Peter Farris avec cette traque à mort tragique sur fond de corruption massive.

new noise
17 novembre 2017

BIBLIOTHEQUE DE COMBAT

PETER FARRIS

Par Marianne Peyronnet I Photo : William Hamilton

La Géorgie. Vous situez ? Sud des États-Unis, *Bible Belt*. Les gros ploucs y chassaient le Noir à coups de nœuds coulants, et ce n'est pas l'envie qui leur manque de pratiquer encore leur sport favori. Avant, on savait rigoler. Maintenant que la ségrégation est abolie, on s'ennuie ferme. Soleil de plomb, bars paumés, rendez-vous des dealers de méth et des routiers en quête d'amour à deux dollars, bagarres entre alcooliques du cru, etc. La routine assomme à l'ombre des mobil-homes pourris. Jusqu'à ce que... des merdes dans le carbu viennent enrayer la mécanique, bouleverser le quotidien aride des autochtones défoncés au sirop à la codéine. Dans *Dernier appel pour les vivants*, publié en 2015, c'est le braquage de la banque qui met de l'animation. La guichetière est flinguée et Charlie Colquitt, étudiant geek, est pris en otage. Les caméras montrent la vidéo d'un type méthodique, un pro. Son tatouage au poignet, les lettres A et B dans un trèfle à quatre feuilles, désigne Hicklin, ex-taulard, fier représentant de la race des seigneurs, la Blanche.

Dans *Le Diable en personne*, qui vient de paraître, toujours chez Gallmeister, c'est Maya qui sème le chaos. Enlevée par des trafiquants d'êtres humains, dressée comme une chienne pour obéir et lécher comme personne, surtout le Maire, elle en sait trop pour ne pas aller nourrir les alligators. Or la petite pute s'échappe et trouve refuge chez Leonard. Réputé pour congédier les importuns de ses terres à coups de fusil, lassé depuis longtemps de la compagnie de ses semblables, il recueille la jeune fille et ne reculera devant rien pour la sauver. Duos improbables, rebondissements, gâchette facile, chasse à l'homme, gentils contre méchants, les romans de Farris ont des airs de western où le shérif gagne à la fin. Mais voilà, l'auteur évite l'écueil du manichéisme et dédie son talent au service d'un décorticage en règle des mécanismes sociaux et psychologiques qui poussent les individus *à faire ce qu'ils font*.

***Dernier appel pour les vivants* et *Le Diable en personne* ne sont pas seulement efficaces, ce sont des récits d'une force terrible, extrêmement documentés, et si l'on y croise évidemment des salauds de la pire espèce, ils sont en quête de rédemption. Il y a du sang (beaucoup), de l'humour (noir, ça va sans dire) et des larmes (les nôtres).**

Dans ton premier roman, *Dernier appel pour les vivants*, Hicklin, un des personnages principaux, était membre de la Fraternité Aryenne (Aryan Brotherhood, AB), un gang qui prône la suprématie de la race blanche. Tu livrais de nombreux détails très réalistes concernant cette organisation néo-nazie (leurs tatouages, le fait qu'ils soient liés à vie au gang, leur façon de se comporter en prison...). Comment as-tu obtenu tous ces renseignements au sujet de l'AB ? As-tu rencontré ses membres ?

J'ai toujours été fasciné par les gangs de prisonniers, par la culture carcérale de la côte Ouest, et par le tribalisme qui la définit. Alors que je réfléchissais au roman qui allait devenir *Dernier appel pour les vivants*, la Fraternité Aryenne s'est mise à occuper une place prépondérante dans mon imaginaire. En tant qu'organisation criminelle, ces types ne représentent qu'une proportion infime de la population carcérale américaine, alors que les actes de violence dans lesquels ils sont impliqués sont tellement nombreux. Leur notoriété et leur cruauté m'ont sidéré, et j'ai dévoré toute la littérature que j'ai pu trouver les concernant... mais mes recherches se sont arrêtées là.

Les néo-nazis sont-ils encore très présents dans les États du sud des États-Unis ?

Les néo-nazis et les suprématistes blancs sont toujours présents dans le sud-est des États-Unis – comme partout en Amérique, d'ailleurs. Néanmoins, je pense que leur nombre est relativement restreint. Ce sont des composants marginaux de notre société qui, malheureusement, attirent largement l'attention des médias quand ils organisent des rassemblements.

J'ai l'impression que le sujet des néo-nazis est rarement abordé dans les romans ou les films (je ne me souviens que d'*Oz* ou d'*American History X*). Pourquoi as-tu choisi un tel thème et as-tu craint leurs réactions ?

> « LES CRIMINELS SOCIOPATHES SEMBLENT DOTÉS D'UN MATOS SUPPLÉMENTAIRE, COMME UNE VITESSE EN PLUS, LÀ, À L'INTÉRIEUR, ET ILS SE SERVENT DE LA VIOLENCE COMME LE FERAIT N'IMPORTE QUEL PRÉDATEUR. CE SONT CEUX-LÀ QUI ME FONT PEUR ET ME FASCINENT. »

J'ai pris un plaisir malsain à aborder un personnage comme Hicklin dans *Dernier appel pour les vivants*, un tueur psychopathe porteur de convictions tellement ignobles. J'ai nourri l'espoir qu'en dépit de ses préjugés et de son penchant pour la violence, à la fin du roman, les lecteurs – malgré eux – finiraient par éprouver de la sympathie pour lui. J'ai toujours aimé les personnages de méchants compliqués dans les films et la fiction. Quant aux réactions que mon roman aurait pu susciter, jusqu'à ce jour, il n'y en a eu aucune de la part de l'AB.

Tu vis en Géorgie du Sud, et l'action de tes romans s'y déroule. Trafic d'êtres humains, corruption, prostitution, racisme, meurtres, alligators, moustiques, cacahouètes bouillies... l'office du tourisme ne doit pas te dire merci. Est-ce donc si terrible d'habiter dans cet État ?

Nan, la Géorgie du Sud n'est pas aussi horrible que je la dépeins. C'est comme partout, il y a des chouettes gens et des sales types... des endroits magnifiques et d'autres qu'il vaut mieux éviter.

Si je ne me trompe pas, ton deuxième roman, *Le Diable en personne*, n'a pas encore été publié aux États-Unis, mais seulement en France, chez Gallmeister. Est-ce parce que tu y parles de sujets qui fâchent (la pauvreté, le racisme, la crise économique) ? Ou est-ce parce que le marché de l'édition n'est pas florissant en ce moment aux États-Unis ?

C'est vrai, *Le Diable en personne* n'a pas encore trouvé d'éditeur américain. Je ne pense pas que les questions abordées ou la qualité du roman aient à voir avec son statut d'orphelin. Disons simplement qu'en ce qui concerne le monde de l'édition dans mon pays, je préférerais avoir du bol que du talent.

Es-tu étonné de l'engouement des Français pour ton travail ?

Je suis surpris et incroyablement reconnaissant aux lecteurs français pour l'intérêt qu'ils me portent. Je dois remercier les éditions Gallmeister pour leur foi en mon travail et leur soutien. La France semble avoir une culture littéraire dynamique, ce qui n'est pas le cas aux États-Unis, malheureusement.

Ton éditeur français a changé le titre de ton deuxième roman. Il a préféré *Le Diable en personne* à *Ghost in the Fields*. Qu'en penses-tu ?

Ce changement de titre m'a surpris, mais je l'adore. Il fonctionne à merveille.

Tu étais chanteur dans Cable, un groupe de hardcore/metal/noise ayant sorti plusieurs albums chez Doghouse, Hydra Head Records, This Dark Reign Recordings et The End Records entre 1996 et 2009. Avais-tu écrit les paroles de *The Failed Convict*, votre dernier LP, dont tu t'es servi comme épigraphe pour *Dernier appel pour les vivants* ? Est-ce avec Cable que tu as développé ton goût pour l'écriture ?

J'ai co-écrit les paroles de *The Failed Convict* avec notre bassiste Randy Larsen. C'est sûr qu'avoir été chanteur et parolier dans des groupes pendant de nombreuses années a jeté les bases de mon envie d'écrire de la poésie, de la prose, et enfin de la fiction.

Cela ne te manque pas de jouer de la musique en live et de travailler avec d'autres personnes ? L'écriture est une expérience très solitaire...

J'ai beaucoup de bons souvenirs de l'époque où j'écrivais et jouais avec Cable et d'autres groupes, mais j'ai toujours été un homme des bois et je préfère ma propre compagnie. La solitude nécessaire à l'écriture est, et sera toujours pour moi, un facteur particulièrement attractif.

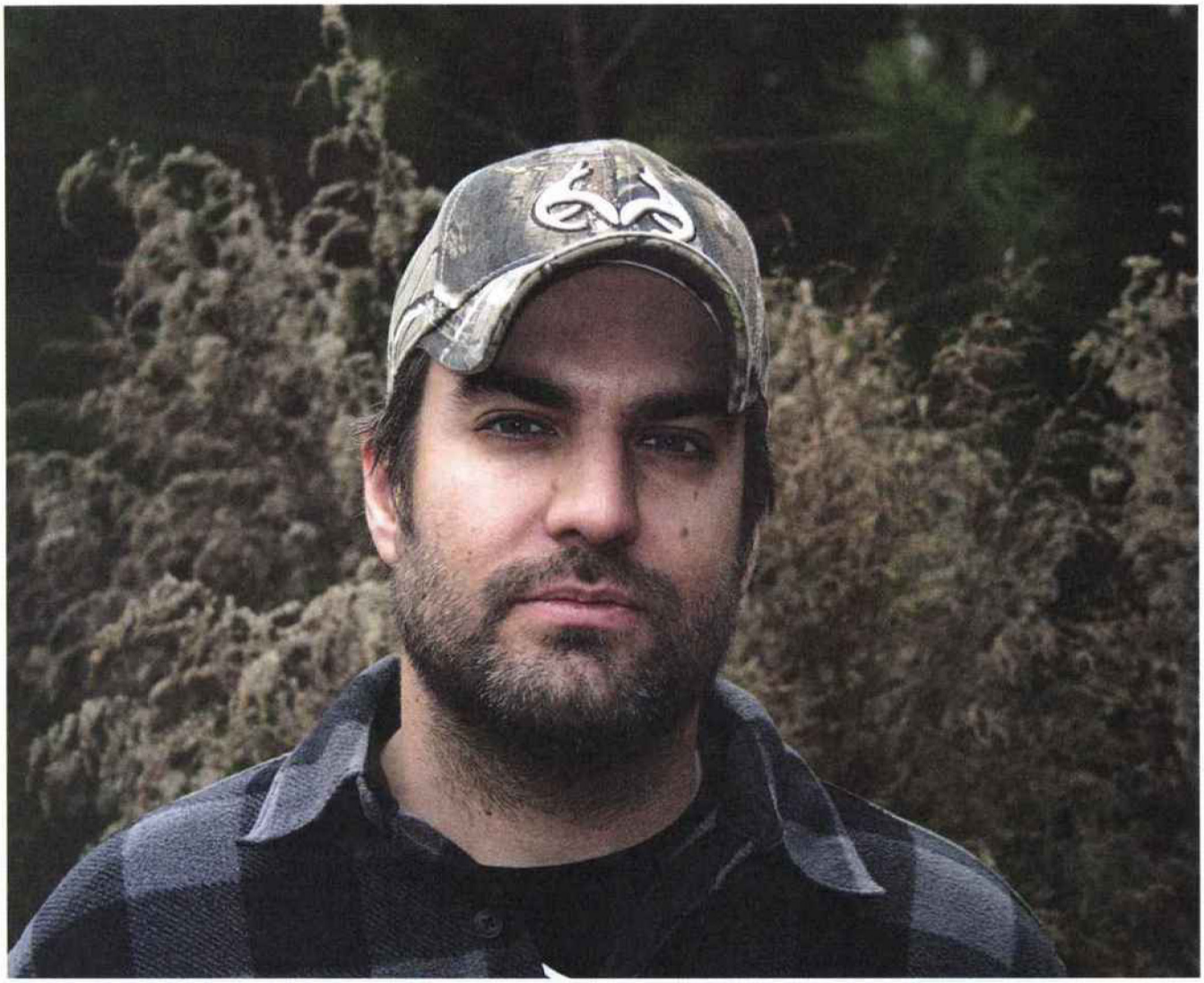
Certaines scènes de tes romans sont extrêmement violentes. Tu as un réel don pour imaginer des tortures et d'horribles façons de mourir. Est-ce pour refléter la violence de la société américaine ? Ou est-il plus drôle d'inventer des « héros » sombres, remplis de colère et de haine, plutôt que des gens ordinaires ?

Je ne suis pas certain que la violence dans mes romans soit un reflet de l'Amérique, qui reste globalement un pays assez sûr. Mais c'est certainement le reflet de la nature humaine, car nous sommes tous potentiellement capables d'actions violentes, pour peu que les circonstances nous y poussent. Certains sont simplement cruels et psychotiques, d'autres – les criminels sociopathes, par exemple – semblent dotés d'un matos supplémentaire, comme une vitesse en plus, là, à l'intérieur, et ils se servent de la violence comme le ferait n'importe quel prédateur. Ce sont ceux-là qui me font peur et me fascinent.

Quelles scènes ont été les plus agréables à écrire ? Les plus dures (comme celle de la mort de Grimes, un méchant truand, et sa tête en feu), les plus drôles (comme celle de l'arrestation de Willie et ses 130 kilos de nudité) ou les plus tendres (comme celle où Leonard part acheter des tampons hygiéniques à Maya, sa petite protégée) ?

Les scènes entre Leonard et Maya sont mes préférées. Leur lien constitue le cœur du roman.

Mexico, le dangereux maquereau du *Diable en personne*, cite une réplique tirée de *Night Dogs* de Kent Anderson : « *une société armée est une société polie* », et Leonard clame : « *Ma loi ici. Ma justice.* » Il y a tant d'armes en circulation dans tes romans, comme dans ton pays, je suppose. Se faire justice soi-même est un thème récurrent dans les westerns.



Cela demeure-t-il efficace scénaristiquement parce que ce n'est justement pas un cliché mais la réalité américaine ?
L'auto-justice n'est pas un phénomène si courant en Amérique, mais il existe – certaines estimations suggèrent qu'il y aurait au moins 250, 300 millions d'armes à feu en circulation dans notre pays. Là d'où je viens, posséder une arme est un fait plutôt commun, étant donné que les armes sont utilisées à des fins légitimes, de la chasse à l'auto-défense. En tant que propriétaire d'arme responsable, en tant que chasseur et comme je participe à des compétitions de tir, j'approuve notre droit à posséder des armes. En plus, en tant qu'auteur de romans policiers, les flingues sont mes instruments de travail, pour ainsi dire. Et en tant que fan de romans noirs et de westerns, je trouve qu'il n'y a simplement rien de meilleur qu'une scène de fusillade bien écrite, ou bien filmée.

Tes romans ne sont-ils pas explicitement des hommages à certains pulp fictions, romans noirs ou westerns ? Je pense à *La Foire aux serpents* de Harry Crews ou à *La Nuit du chasseur* de Charles Laughton...
Harry Crews est un de mes auteurs favoris de tous les temps, mais mes goûts en matière de fiction sont variés. C'est vrai que j'adore les westerns, les pulp et les romans noirs – et des éléments de chacun de ces genres s'infiltrent dans mes œuvres. Mais mes écrivains préférés ont tendance à développer une forte identité régionale, avec un sens aigu des lieux et de la géographie. Ron Rash, Rick Bass, Larry Brown et Flannery O'Connor sont quelques-uns des auteurs qui me sont chers.

La notion de rédemption est très présente dans tes romans, ainsi que le sentiment de culpabilité. Hicklin et Leonard combattent intérieurement des forces opposées, le bien et le mal. Crois-tu que chacun a une part de bonté au fond du cœur ?
Je suis – à l'excès – cynique et misanthrope... tout comme Leonard. La paternité a – un peu – adouci ma façon d'envisager les choses, et j'ai fait l'expérience et bénéficié de la bonté des gens, sans aucun doute. Je crois sincèrement que les humains sont fondamentalement bons au fond, mais nous sommes une espèce complexe et nous évoluons sans cesse (pas vers le meilleur, je le crains). Il ne faut jamais baisser la garde et ne jamais oublier qu'il y a des monstres parmi nous.

Dans *Dernier appel* et dans *Le Diable en personne*, beaucoup de difficultés rencontrées par tes personnages proviennent des mauvaises relations qu'ils entretiennent/entretenaient avec leur famille. L'enfer, c'est la famille ?
(*Rires*) Oui, c'est ça, la famille, c'est l'enfer ! Pas vrai ? J'ai assisté à de nombreuses brouilles dans plein de familles, et la mienne n'a pas été épargnée. Ces brouilles, ces éloignements entre les gens constituent un courant souterrain aux multiples implications dans mes deux romans. Les familles peuvent évoluer brutalement, elles sont comme de petits écosystèmes. Pour moi, elles sont toutes dysfonctionnelles, à différents degrés, et leurs bouleversements profonds et compliqués sont une mine riche à exploiter dans la fiction.

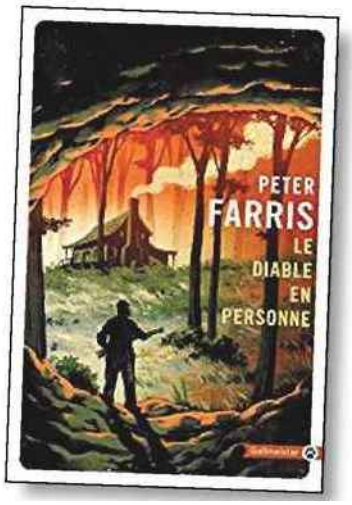
Hicklin et Leonard n'ont-ils pas, en réalité, beaucoup en commun ? Ils ont fait des choses horribles parce qu'ils ne pouvaient faire autrement ; ils se sont construit une légende plus grande qu'eux-mêmes ; ils brillent dans le noir ; l'amour les transforme. Finalement, ne serais-tu pas un incorrigible optimiste ?
Il y a un écheveau de connexions possibles liant Hicklin et Leonard, assurément. Le cours de leur existence est perturbé, modifié par des amitiés inattendues. Quant à être un incorrigible optimiste, je ne sais pas. La paternité m'a changé, dans le bon sens du terme. Je ne me nourris plus d'ondes négatives comme je le faisais autrefois. Mais je trouve toujours du temps pour me vautrer dans le désespoir et le malheur. Les vieilles habitudes ont la vie dure. ■

PETER FARRIS
Le Diable en personne
(Gallmeister)
gallmeister.fr

23 mai 2019

Le diable en personne, de Peter Farris

Traduit par A. Pons, éditions Gallmeister, 255 pages, 9 euros.



en maraude : il vaut mieux, comme Léonard, connaître le terrain et initier Maya. La lutte sera violente et d'une cruauté inouïe, mais le vieux comprend que la tranquillité ne reviendra jamais si on ne frappe pas le serpent à la tête. Il va donc devoir se mettre en règle avec son passé avant de tenter l'impossible en terrain hostile : la ville d'Atlanta. Rien ne se passera comme prévu et le lecteur ira de surprise en surprise, de réseaux de prostitution en réseaux de prostitution, pénétrera dans les ramifications politiques des trafiquants/fabricants de drogue.

Peter Farris a une écriture fluide et rythmée, un style brut qui donne toute sa saveur aux dialogues doublé d'un don réel pour décrire forêts sauvages, marais et grottes. Un portrait au vitriol de l'Amérique d'aujourd'hui où le sang coule à flot, les cadavres s'accumulent, les alligators se régalent et nous aussi !

Sylvain Chardon

1 – Volontairement, l'auteur appelle le maire «Monsieur le Maire» et le chef du cartel «Mexico».

2 – C'est un peu la spécialité des éditions Gallmeister. Voir notre recension de *Shibumi* dans *l'Anticapitaliste* hebdo du 20 avril 2017 (n°380).